

**Morissonneau, Christian (1978) *La Terre promise : le mythe du Nord québécois*, Montréal, Hurtubise HMH, 212 p., bibl., index (Cahiers du Québec)**

Ludger Beauregard

Volume 23, numéro 60, 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021452ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021452ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beauregard, L. (1979). Compte rendu de [Morissonneau, Christian (1978) *La Terre promise : le mythe du Nord québécois*, Montréal, Hurtubise HMH, 212 p., bibl., index (Cahiers du Québec)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 23(60), 493–494. <https://doi.org/10.7202/021452ar>

## COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

MORISSONNEAU, Christian (1978) **La Terre promise : le mythe du Nord québécois**, Montréal, Hurtubise HMH, 212 p., bibl., index (Cahiers du Québec) \$8.95

Christian Morissonneau nous présente un ouvrage original qui vise à décoder le mythe du Nord par le biais de la littérature tout en échafaudant une théorie sur le développement des régions neuves. Son analyse retrace l'idéologie qui trame l'histoire du développement nordique, notamment au Québec. Le mythe du Nord, c'est un mythe historique sans doute mais, pour les géographes, c'est celui du front pionnier. La théorie sur la frontière de Turner (1893) a suscité une abondante littérature sur le frontiérisme américain et le mouvement vers le Nord canadien rappelle bien celui vers l'Ouest aux États-Unis : l'analogie est frappante. Le concept du Nord fait penser aux aurores boréales, fascinantes et mystérieuses, comme aux mirages du désert de l'Ouest américain.

Le mythe nordique s'inscrit dans l'idéologie de la survivance des Canadiens français au XIX<sup>e</sup> siècle, menacés par l'anglicisation décrétée par le rapport de Durham et par l'émigration vers les États-Unis. De 1840 à 1865, l'élite est pessimiste et inquiète : elle cherche une stratégie « géopolitique » de survivance. C'est l'époque de gestation du mythe nordique sous l'inspiration de Raimeau de Saint-Père. Après 1865, l'élite prend espoir ayant trouvé les moyens de contrer l'assimilation et l'émigration par la conquête du Nord, sous la houlette du Curé Labelle. Avec lui, Buies, Nantel, Drapeau, Proulx et d'autres bâtissent le mythe du Nord québécois.

Trois composantes structurent ce mythe : la mission providentielle, la terre promise et la régénération. C. Morissonneau s'exprime ainsi : « la Providence a assigné aux Canadiens français la mission de conquérir le Nord qu'elle leur a réservé pour qu'ils y survivent et s'y renforcent. » (p. 30) Ce thème véhiculé par les apologistes du Nord donne naissance à un mouvement géopolitique nationaliste, à un mouvement quasi religieux de messianisme et à un mouvement animé par l'idée du développement. (p. 32) Il va sans dire que le discours « nordiste » a soulevé des attitudes variées et divergentes face à la colonisation et à l'expansionnisme canadien-français. L'auteur les interprète en les situant dans le contexte de l'industrialisation de l'époque.

Six chapitres constituent le corps du volume. Le premier étudie la mobilité des Québécois encouragée par certains leaders religieux et laïcs. La diaspora canadienne-française répond au vieux rêve expansionniste, un fantasme de notre histoire. L'abbé Casgrain propose, dès 1866, l'élargissement de la province et ébauche une stratégie participant à la fois d'une adaptation au contexte économique et d'une rationalisation de l'émigration galopante de l'époque. Les « pays d'en haut » sont en ce temps perçus comme une région répulsive, hostile et interdite, un mythe alors propagé par la Compagnie de la Baie d'Hudson et les entrepreneurs forestiers. Au-delà des Laurentides, c'était le « désert », un pays stérile, froid et inabordable.

Ce mythe négatif sera remplacé par celui de la Terre promise, dont les origines remontent au mot d'ordre de Duvernay, co-fondateur de la Société Saint-Jean-Baptiste : « emparons-nous du sol ». Les Anglais contrôlent l'économie et la terre représente la seule planche de salut du peuple canadien-français. Plusieurs romans posent clairement la problématique de l'époque, dont *Nord-Sud* de L.-P. Desrosiers. L'émigration saigne la population aux prises avec la pauvreté. C'est alors qu'on se réfère au plan de Dieu et à la mission providentielle. La « destinée manifeste » des Canadiens français n'est-elle pas de travailler la terre et, à la suite du Curé Labelle, d'aller coloniser le Nord ?

Dans le discours des propagandistes, le Nord devient dès lors une région vierge, prometteuse et régénératrice. Le colon qui s'y dérobe appartient non pas à la race des paysans conservateurs mais à celle des coureurs de bois et des voyageurs. C'est un homme nouveau, individualiste, libre et « sauvage » (homme des bois), qui subit l'influence de l'espace sans frontière et de la culture matérielle des Amérindiens. Certains missionnaires parlent même du Nord comme d'une oasis de régénération au sens biblique.

Le Curé Labelle, c'est le Moïse qui dirige les colons vers la Terre promise, le Nord, dont il vante les mérites. Son discours efface le mythe du désert et crée celui de la terre de promesses. Il puise

son inspiration dans les oeuvres de Rameau de Saint-Père et d'Onésime Reclus. Arthur Buies propage le message. La rhétorique « nordiste » devient intarissable et le Nord se peuplera.

Le Nord est-il utopie ou mythe ? C'est avant tout un mythe territorial et qui est loin d'être mort ! On le reprend de nos jours dans une perspective de développement.

L'ouvrage de C. Morissonneau nous présente bien une nouvelle interprétation de la colonisation des Laurentides. Il constitue de ce fait un apport original à la géographie québécoise. L'auteur démontre une bonne connaissance de la littérature sur le sujet. Ses analyses s'accompagnent de citations judicieuses prises dans des publications significatives. Bref, son volume est intéressant et instructif. Il aurait toutefois gagné en valeur si l'articulation des chapitres avait été plus serrée et les démonstrations mieux enchaînées et plus claires. L'auteur manipule des concepts « mystérieux » et sa prose n'est pas toujours limpide. Son approche marxiste reste timide.

Malgré ces petites faiblesses, le volume s'avère captivant et ouvre la voie à d'autres études idéologiques, qui font encore défaut en géographie. La géopolitique s'y enrichirait sans doute !

Ludger BEAUREGARD  
*Université de Montréal*

CLAVAL, Paul (1978) **Espace et pouvoir**, Paris, Presses Universitaires de France, 257 pages

Depuis quelques années, sociologues et politologues scrutent le pouvoir. Ils cherchent à en découvrir l'origine, les formes et le rôle dans le monde contemporain. Leurs recherches les situent cependant dans l'abstrait et portent souvent sur des groupes sans racines écologiques et sans espace environnant. C'est précisément cette lacune que Paul Claval veut combler dans son récent volume. À la suite de Jean Gottmann dans son important ouvrage sur le territoire (1973), l'auteur veut contribuer à la compréhension des rapports du pouvoir et de l'espace, c'est-à-dire à la théorie des aspects spatiaux du pouvoir.

La géographie politique étudie maintenant la prise et l'exercice du pouvoir, notamment sous l'angle de la diffusion de l'information. Les recherches n'ont cependant pas encore donné des résultats éclatants, faute d'avoir négligé certains aspects spécifiques de la communication politique, tels que la promesse et la peur. L'autorité reste également un aspect du pouvoir, souvent critiqué et contesté, comme s'il ne pouvait pas exister d'autorités reconnues et légitimes.

Paul Claval n'aborde pas ici tous les aspects de la géographie politique. Il s'intéresse « à sa facette la plus importante pour comprendre l'architecture spatiale des sociétés et pour saisir le jeu des asymétries qui borne à la fois l'exercice de la liberté et le garantit. La grande leçon des faits de pouvoir, c'est qu'il n'y a pas, dans l'espace, de liberté sans un minimum d'organisation, mais que cette organisation est une menace pour chaque personne et restreint l'autonomie des choix : les aliénations de l'humanité moderne trouvent leur origine dans le développement de dominations, indispensables pourtant à la formation d'aires de large circulation et de libre déplacement ». (p. 10)

Dans les dix chapitres qui forment le corps de son volume, l'auteur analyse la géographie du pouvoir dans les sociétés archaïques comme dans les sociétés modernes, dans les régimes libéraux comme dans les régimes autoritaires et totalitaires, à l'échelon national comme à l'échelle mondiale. Il déterre d'abord les racines du pouvoir pour arriver à mieux saisir la géométrie de ses formes élémentaires et complexes. Les faits de pouvoir sont des faits d'organisation et de relation spatiales. Ils supposent une structure hiérarchique et équilibrée de l'espace favorisant les relations sociétales. Dans le cadre des institutions politiques, l'autorité de l'État conditionne les relations. Le dictateur impose des décisions, le gouvernement élu sonde l'opinion publique. Le jeu de l'influence politique existe spontanément dans toutes les sociétés, non pas tant au niveau individuel qu'au niveau des groupes de pression. Le système politique n'est alors pas, dans les grands États, une démocratie, au vrai sens du mot, mais plutôt une polyarchie (Robert Dahl).

La régulation sociale retient ensuite son attention. Dans les petites sociétés, le contrôle collectif s'avère lourd, la politisation des problèmes et le procès du pouvoir sont obsessionnels. Dans les grandes sociétés, l'État règle les rapports. Les coûts économiques du pouvoir sont ainsi compensés par les avantages qui naissent de la régulation des conflits et de l'absence de perturbations sérieuses dans la vie de relation. Mais l'expansion du corps social entraîne la multiplication des administrations, des entreprises, des syndicats et des sectes de sorte que l'individu se trouve bientôt prisonnier d'un réseau d'obligations. Le système écrase l'homme et le grand problème du monde moderne n'est-il